

—On va toujours jusqu'à la destination pour laquelle on a pris son billet. C'est justement en t'arrêtant à moitié chemin que tu t'exposes à attirer sur toi les soupçons de la police.

—Je te dis que j'ai hâte de quitter le chemin de fer ; je ne serai tranquille que lorsque je me verrai à travers champs.

—Je ne suis pas de ton avis, mais enfin fais comme tu voudras.

Arrivé à Poitiers, Mayer descendit avec Pauline Blum et son enfant.

Comme il passait devant le contrôleur chargé de recevoir les billets des voyageurs, il entendit cette conversation :

—Oui, disait un voyageur, il paraît que les assassins habitent Tours.

—Et ils sont allés de Tours à Caen tout exprès pour assassiner ce malheureux jeune homme ? demanda un autre.

—Oh ! il paraît que c'est une bande qui a des affiliés dans toute la France.

—Si on sait qu'ils sont à Tours, on ne tardera pas à mettre la main dessus.

—Oh ! ils se sont défiés et ils n'ont pas attendu qu'on les arrête ; il paraît qu'ils ont détalé cette nuit ou ce matin.

Et s'adressant au contrôleur.

—Avez-vous entendu parler de ça, vous, Désiré Epron ?

—Oui, oui, répondit celui-ci, les employés sont prévenus sur toute la ligne.

—Avez-vous le signalement des assassins ?

—Oui et non.

—Comment ?

—Je ne sais qu'une chose, c'est qu'ils ont l'accent allemand très prononcé.

—C'est déjà quelque chose.

Tout le monde était passé, excepté Mayer, Pauline Blum et l'enfant.

—Eh bien, dites donc, vous autres, quand vous voudrez me donner vos billets, leur dit le contrôleur.

Mayer, tremblant comme une feuille et plus blanc que le col de sa chemise, s'appuyait contre la barrière pour ne pas tomber.

Il tira les trois billets de sa poche et les remit au contrôleur.

—C'est bien, passez, dit celui-ci.

—Ce n'est pas tout, fit Mayer en faisant des efforts pour dissimuler son accent, nous avons nos bagages.

Il présenta son bulletin au contrôleur, qui y jeta un coup d'œil, après avoir examiné Mayer avec une attention dont celui-ci se sentit très gêné.

—Mais, dit-il, vos bagages sont inscrits pour Angoulême, ils sont repartis avec le train.

—Comment faire ? demanda Mayer.

—Envoyer une dépêche à Angoulême, et si vous restez à Poitiers, il n'y a pas grand mal, vous les aurez demain.

—Je ne reste pas à Poitiers, mais j'y passe la nuit ; je viendrai prendre mes bagages demain.

—Pourriez-vous nous indiquer une auberge ? demanda Pauline Blum au contrôleur.

—Volontiers. Tenez, là-bas, cette maison blanche, vous serez très bien là.

Il ajouta aussitôt :

—Au fait, je n'ai plus rien à faire ici. Je vais vous y conduire. Attendez que j'aie donné l'ordre de faire retenir vos bagages.

Il s'éloigna.

—As-tu vu comme il nous a regardés ? dit Mayer à sa femme.

—Ce n'est pas étonnant, répondit celle-ci d'un air soucieux, on a signalé notre accent, ce maudit accent dont on ne peut pas se défaire.

—Il est bien longtemps, dit Mayer avec inquiétude ; qui sait où il est allé ?

—Il te l'a dit.

—Oui, mais... enfin, il y a toujours quelque gendarme qui sont dans les gares.

—Tiens, là, voilà.

Le contrôleur revenait, et il était seul.

Il partit aussitôt avec les voyageurs.

En route, Pauline Blum, absorbée depuis un instant, lui dit tout à coup :

—Dites donc, nous voudrions aller à Charleroi.

—Charleroi ! s'écria le contrôleur surpris.

—Non, j'ai voulu dire Châtell...

Un violent coup de coude de Mayer lui coupa la parole.

—Tenez, voilà votre auberge, dit le contrôleur à ce dernier.

Il les quitta.

Puis il murmura tout en marchant :

—C'est égal, voilà un particulier qui me fait un singulier effet ; demain matin, j'en dirai deux mots au gendarme Rouget, qui ira sans doute lui faire une petite visite d'amitié.

## XI

### UN PASSE-PORT DANGEREUX.

Le lendemain, dès le matin, le contrôleur Désiré Epron se rendait chez le gendarme Rouget, qu'il n'avait pas trouvé la veille.

—Monsieur Rouget, lui dit-il, je ne sais si je me trompe, mais, il me semble que j'ai eu affaire hier soir à deux particuliers peu amoureux de vous voir en face.

—Bah !... quels sont ces individus ?

—Deux voyageurs, ou plutôt trois, l'homme, la femme et l'enfant.

—D'où venaient-ils ?

—De Tours.

—Et ils allaient ?...

—A Angoulême.

—Diable ! alors il est trop tard pour...

—Du tout.

—Comment ?

—Ils sont descendus à Poitiers.

—Quoique ayant des billets pour Angoulême.

—Oui, oui.

—Voilà déjà qui est passablement louche.

—D'autant plus louche que leurs bagages filaient toujours sur Angoulême.

—Et ils sont restés ici ?

—Oui, en attendant leurs bagages, qu'on a fait demander par le télégraphe.

—Est-ce tout ce que vous avez remarqué chez ces gens ?

—Oh ! non pas.

—Qu'est-ce qui vous a encore frappé en eux ?

—D'abord l'accent.

—Quel accent ont-ils ?

—Allemand.

—Prononcé ?

—Tout ce qu'il y a de moins équivoque.

—L'homme et la femme ?

—Tous les deux.

—Est-ce tout ?

—Et puis ils avaient l'air très-inquiet ; ils s'observaient beaucoup, et j'ai vu plusieurs fois l'homme pousser la femme du coude pour l'interrompre quand elle parlait.

Le gendarme réfléchit quelques instants.

—Diable ! diable ! murmura-t-il, partir de Tours, résidence des assassins de Caen, en destination pour Angoulême et s'arrêter à Poitiers ; l'accent allemand, l'air inquiet, voilà bien des signes ; est-ce que j'en tiendrais un ?

Puis s'adressant au contrôleur :

—Vous avez bien remarqué la figure de l'homme ?

—Oui.

—Eh bien, écoutez ; je vais vous lire le signalement des trois individus soupçonnés de l'assassinat de l'horloger de Caen, et vous allez voir si vous reconnaissez la tête de votre homme.

Il tira de sa poche ces trois signalements et les lut au contrôleur.

Celui-ci l'écouta avec attention.